

Ici, CANNES

De notre envoyé spécial André LAFARGUÉ

UNE RICHE MOISSON

DES les premières images du film « les Moissons du ciel », chacun a bien compris ici qu'il se passait quelque chose d'important et de rare : la révélation d'un cinéaste authentique dont la personnalité renouait tout naturellement avec la grande tradition « fordienne » du cinéma américain. Une dizaine de plans fixes inclus dans le générique, puis une rapide incursion dans l'enfer d'une fonderie, un son qui s'amplifie, quelques regards échangés, un poing qui part, un homme à terre et nous voilà sur le toit d'un wagon, au milieu d'une foule pittoresque de « tramps » qu'un train poussif emporte d'est en ouest à travers l'immensité américaine.

Quelques plans choc ont suffi à situer le pays, l'époque, le milieu social et même les personnages principaux. Nous sommes pris par l'action qui commence. Nous irons désormais de découverte en découverte, confondus par la beauté formelle et l'impact d'images à vous couper le souffle qui ont valu d'ailleurs un oscar au directeur de la photographie Nestor Almendros.

Mais ces images exceptionnelles, il a bien fallu qu'un homme les conçoive, les relie entre elles, en fasse un montage, les insère dans un tout pour former un film. Cet homme s'appelle Terence Malick et il me semble qu'il a le cinéma dans le sang. Il n'en est pourtant qu'à son second film et occupait autrefois une chaire de philosophie... Mais il a déjà un style bien à lui, une façon impressionniste de broser des tableaux et une sûreté technique confondante dans l'utilisation de l'image et du son.

Reste à cet intellectuel qui s'essaya d'abord comme scénariste à trouver de bons sujets ! Car celui des « Moissons du ciel » serait plutôt mauvais et assez peu clair dans son exposé... C'est un support trop faible pour une fresque sociale et humaine de cette importance qui nous fait vivre au rythme d'une génération de pionniers sans gloire, partager ses misères et ses joies, sentir palpiter la terre et assister à la fantastique offensive du machinisme dans la culture du blé. Des scènes spectaculaires (incendie d'un champ, invasion de sauterelles, etc.) donnent un piment supplémentaire à ce film exceptionnel.

J'hésite, après cela, à parler de « Rhapsodie hongroise » de Miklos Jancso, interminable (trois heures), démonstration de la technique Jancso avec tous les poncifs Jancso, tous ses trucs, toutes ses obsessions, avec ses longs plans-séquences et son esthétisme gratuit. Si vous avez vu un film de Jancso, vous les avez tous vus. Le procédé marche une fois, pas deux. Cette fois, le réalisateur hongrois évoque la terreur blanche qui régna dans son pays avant et après la grande guerre de 1914-1918. C'est prétexte à chevauchées, à violences, à chants et à effets de caméra. Les photos sont belles. C'est vrai. Mais, quand on vient de voir celles, toutes de force et de vigueur, des « Moissons du ciel », elles paraissent un peu dérisoires